

# L'OBSTINATION DU PAYSAGE

Isabelle Mestre

Janvier 2009

*Que jamais la voix de l'enfant en lui ne se taise, qu'elle tombe  
comme un don du ciel offrant aux mots desséchés l'éclat de son rire,  
le sel de ses larmes, sa toute-puissante sauvagerie.*

Louis-René des Forêts : Ostinato

L'engagement de l'artiste a plus d'un sens : emporté par la foule, il peut se sentir le devoir d'être "dans" les choses telles qu'elles ne vont pas, telles que le monde les menace ; enjoint. La menace alors est, pour lui, celle de ne pas "en être". Il peut au contraire partir du retrait comme seule manière de dire, de tendre vers ; échos intimes dont nous découvrons qu'ils sont aussi les nôtres ; cherche obstinément son propre paysage ; il n'est ni ailleurs ni partout, mais là.

En face de lui, d'eux, quand je m'accapare leur œuvre irréductible et exigeante, je suis moi-même créateur de paysage singulier. Comme d'autres, différemment, ce que j'ai glané chez eux l'a été pour des raisons mystérieuses, que moi-même je comprends après, ou pas ; d'abord je ressens ; je collecte ; je cherche obstinément quelque chose à recréer en paysage. Je tisse mes emprunts avec mon propre secret.

Mais comme entre le silence du jardin et le bruit de la rue le monde extérieur est là, j'ai envie d'interroger intuitivement, en allant à la rencontre de quelques artistes, ce qui fait passage, pour eux – pour moi ; ce que sont les liens, les fils, les renvois : ce qui fait leur solitude et leur engagement. Leur discrétion et leur affirmation visible : leur position ; la mienne.

Le plaisir de la visite est intérieur. Il se fait en glanant, plus ou moins proches, émotions, appropriations, croisements, des œuvres spontanément choisies, à mes questions d'emblée implicitement posées ; ces questions, j'ai à présent envie de les adresser aux auteurs de ces œuvres, simplement.

Avec l'obstination – l'obsession du paysage et des détails. Les leurs, les miens, et comment "ça" ne transige pas.

Je vais voir Joël Jouanneau, auteur et metteur en scène de théâtre ; Dominique Boivin, danseur et chorégraphe, Françoise Huguier, photographe, Florence Delay, écrivain, Jean Dupuy, peintre. Chez eux, j'ai fait mes choix, si je peux dire, avant d'aller les voir ; j'ai glané, parce que cela me concernait, de quoi tisser sans scrupule une toile qui m'est propre, mais renverra, comme un éclat de lumière, à un dialogue vivant ensuite, avec chacun d'entre eux, dont enfin je puiserai de quoi pousser plus loin quelques intuitions, croisements de sens, ou plutôt, de couleur et de température.

*On a eu du soleil du ciel bleu des malabars  
comme tu peux voir une presque balançoire  
un début d'école une fin de clocher*

Joël Jouanneau - Marin d'eau douce

La vie par le début. C'est toujours la question de ce qui est à l'origine et derrière, le précieux ; l'étoffe non pas du songe, mais du presque, frôlé, à rejoindre. La beauté serait ce vain et inépuisable trésor-là. L'enfance, forcément. Pas celle qu'on a eue ou aurait voulu avoir ; la merveille, en soi, qui prouve. La vie est là. Autobiographique ou pas, le voyage sera quête ; rien n'est connu, tout est reconnaissance. C'est pour cela que les contes fascinent. Les Dieux précèdent mes pas sur le sentier des roses. S'il n'y avait que les contes et les fables finalement ? Si le plus sérieux était dans le réémerveillement, lorsque se touche la mort, ses au-delà, la perte du verbe et son recommencement ? Un dessin sur le sable. Toutes les couleurs du jour.

*Les touches gonflées d'eau font du piano droit un piano aqueux. Ce texte même, (coloré en II tonalités : citron, pomme d'or, miel, grès, marc, mimosa, lilas, mer, rouge (coq), perles noires, prés, houx, choux, une soie grise, fer et poires), comprend neuf notes musicales...*

Jean Dupuy - Un ton de mon cru

L'artiste traque le détail sans décider jamais. Il joue. Le premier regard est le premier geste, ouvre l'humain comme un fruit. Ce qui coule, c'est la lumière, innocente parce qu'inattendue. Jamais affirmation, ni le monde à trancher, ni la maîtrise qui dessèche, ni l'idée comme assurance. Juste l'orée du sens. Le dessillement passe par le retour à la fable.

La quête, l'eau des merveilles et de la source. Ce qui sourd en soi et qu'on ne peut cesser de vouloir. Vouloir dans ce cas, c'est jouir, et traverser. Atteindre. Ou rejoindre.

Mon obstination personnelle ? Longtemps j'ai cherché la forêt. Pour moi le paysage dirait à partir d'elle, qui n'est pas l'en-dehors à circonscrire mais l'intérieur à ouvrir, jusqu'aux confins et au-delà ; ce pour quoi la jouissance est quelque part après : Terra incognita de l'innocence et du savoir ; métamorphoses... à partir d'une persistance. Et tout s'ouvre dans les creux ; les matières.

Rugosité. Luisance. La chair en geste tendre ; la surprise de l'éveil. Ce qui bouleverse, au sens fort, renverse le passé, le perdu et le deuil, l'advenu et le hors d'atteinte ; pour enfin rendre – toujours enfin – "la chose possible". Le détail en sa persistance à partir duquel l'étranger se réveille, instrument du plaisir. La création est après ; ou dans ce mouvement-là qui restitue et découvre.

*Viviane : Arthur voici Excalibur ta bonne épée. N'aie pas peur si tu la vois briller pendant les combats n'en sois pas ébloui elle vient du soleil. Et le soir de tes batailles couche-là dans son fourreau pendant qu'elle trace dans le crépuscule les couleurs de l'arc-en-ciel. Ne la prête à personne dont tu ne sois sûr comme de toi-même. Quant à ton fourreau ne t'en sépare jamais non plus car il guérit toutes les blessures.*

*Arthur : merci demoiselle. Quel est votre nom que je ne l'oublie pas ?*

*Viviane : souviens-toi de la Demoiselle du Lac.*

Graal théâtre - Florence Delay-Jacques Roubaud

L'action est "nimbée". Une question de lumière décidément, puisqu'il y a du miracle. Miroitement et restitution des sens.

Qu'est-ce que le retrait ? Comment se forme-t-il ? Qu'est-ce que l'immersion ? Y a t-il conflit ? Stimulation ? Arythmie ? Harmonie ? Comment se joue le trajet de l'un à l'autre ?

Pierre Michon au sujet de la rentrée littéraire 2007 : Je ne sais pas, moi de toute façon, je suis en dehors de la course.

Qu'est-ce qu'être dans la course ? Est-ce une question qui a du sens ?

L'âge, qu'est-ce que c'est ? Addition, soustraction ? En quoi l'urgence rejoint-elle la peur du trop tard ? Qu'est-ce qui, dans le social, dicte son temps à un artiste ? S'il y a tension, est-elle productive ou paralysante ?

La singularité : produit-elle de la peur, de la culpabilité, de la liberté, une ouverture sur le bonheur ? Qu'est-ce "être poussé dans ses retranchements" ? (de l'intérieur, par soi, et de l'extérieur, par le monde)

Quel serait, si nous pouvions le définir, notre propre paysage ?

Le détail : le geste, l'image, qui, obstinément, traverse tous les autres ?

Toutes ces questions tournent autour du geste initial ; comment il se (re)conquiert, en résistance et "autre" présence.

*J'être né voici soixante années...depuis je regarde la mer de près seulement sur le sable de Bretagne.*

Marin d'eau douce

Joël Jouanneau est un marin d'eau douce. Son théâtre est pudique, tendre, mais toujours très moderne, par les écritures qu'il sollicite. Son théâtre est doux. Il traverse pourtant avec obstination les lieux très durs où s'exposer est un enjeu de pouvoir. Les lieux à prendre, où se faire entendre, sont hasardeux. Comment s'exprimer sans crier ?

La scène est une arène, le monde est un système. Ça passe ou ça casse, aucune bienveillance. Alors comment s'exprimer sans crier ?

J'interroge et je pose. Je constate ceci : la trame – tissage après glanage – de cette quête, est faite de gestes doux d'artistes qui ont à voir avec l'enfance. J'interroge le poétique, donc l'intime. Ces artistes sont discrets, si l'on veut, parce que légers – ou profonds, c'est pareil. Quelque chose de patient qui se construit avec le temps, en dépit des injonctions du monde qui pousse. C'est cela que j'interroge.

Je rencontre Joël Jouanneau pour parler avec lui de la scène ; j'y viens par la mer, le sable et les eaux douces. Etre un enfant, écrire pour les enfants, faire ou ne pas faire d'enfants "Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas" : Joël Jouanneau dit être entré, pour l'adapter, dans ce texte de Kertesz infiniment – aussi –philosophique, par l'intime de l'enfant que lui-même n'a pas fait naître...

Le balbutiement ouvre les sens. L'infime, l'indice, ouvrent tout du corps et de sa mémoire, de son désir. La mémoire, c'est trop compliqué ; le désir, trop grand ; L'avidité et le fragile se rencontrent sur le détail.

Il y aurait, quoi qu'il en soit, parmi les motifs, l'eau, le sable, et le glanage.

*(...)la quatrième, une enfant donc, c'est en bourrichonnant au fond de l'étang de la Neu que tu l'as retrouvée, tu aimais t'y allonger car alors c'était comme si tout était calme, écrivais-tu, tu t'allongais tu ouvrais les yeux et plus rien ne bougeait les bulles tu les regardais partir et c'est quand tu voulais qu'elles partaient les bulles tu te disais voilà c'est ta vie qui s'en va et si elle s'en va ta vie c'est que tu es vivant pensais-tu alors, et tu remontais mais c'était pour constater que ta vie, comme les bulles, crevait à la surface et dans ton "Dernier Caprice", c'est encore en regardant au fond du lac que le pianiste aux doigts d'or trouve la clé de l'entrée de l'œuvre qu'il doit interpréter, c'est bien dans la vase, parmi les herbes que soudain lui vient la question Pourquoi un piano plutôt que rien ?... "*

Joël Jouanneau. L'enfoui

Le monde bat où l'intime et le détail le disent. C'est là qu'est l'exigence de vivre.

Jean Dupuy s'inscrit d'abord, en acteur fort, dans les courants underground New Yorkais des années 70. Il était auparavant peintre ; il devient l'artisan d'installations mêlant technologie et poésie ; un imaginaire - très rationnel - à la Jules Verne (stéthoscopes, appareils de radiographie et autres microscopes ; souvenirs d'un grand père...) ; découvertes enfantines, liées à une période intense de performances et d'engagement politique assez radical (nous sommes en pleine guerre du Vietnam), dans des lieux devenus mythiques : Judson Church, Kitchen... Après une dizaine d'années de spectaculaire exposition dans cette Mecque, berceau des avant-gardes, Jean Dupuy, en 1984, décide de revenir en France, et s'installe à Pierrefeu, arrière-pays niçois, au bout du bout d'un tout petit village, devant la montagne. Il commence alors des séries de livres et de dessins, faits d'anagrammes ; des compositions à partir de cailloux et de galets ramassés dans ses promenades.

3 APHORISMES (LICHTENBERG)  
"IL TIENDRA TOUJOURS EN GRANDE  
ESTIME LA VIVACITÉ ET LA  
LÉGERÉTÉ COMME LES  
ATTRIBUTS DE SON ÂME  
LUI AYANT PROCURÉ LES  
PLUS RIANTES HEURES DE  
SA VIE"

LE TEXTE RARE,  
COLORÉ EN 9 TONS → I E :  
( FER, IFS, UNE LUNE, LIÉ, PRÉ,  
OS, PIN, UNE SOIE ROUGE CRÊTE DE  
COOP.

ACALIA, SOL EN BOIS, DU COCO,  
GRIS, HAÏE, HERBE, UN LYS VIF,  
MÛRES, OURE ET LE THÉ DORÉ )  
EST UNE ANAGRAMME →  
( 212 X 2 LETTRES ) →  
ELLE INCLUE 2 NOTES : DO RÉ .

"CE QUI EST SÉRIEUSEMENT  
LÉGER PEUT ÊTRE PROFONDEMENT  
SPIRITUEL"

« L'ESPRIT SAISIT UNE ANALOGIE  
ET LA RAISON EN ÉPROUVE  
LA VÉRITÉ » J.D. (R)

© Jean Dupuy – A la bonne heure – Semiose Ed'

La naïveté est assumée. Complexe ou simple, la fable passe par le mot-monde, et sa lumière. Il y avait déjà de l'enfance ; il n'y aura plus qu'elle, avec ses jeux obsessionnels, et ses rires têtus. Aujourd'hui, à 82 ans, Jean Dupuy continue son œuvre, expositions et petits livres d'artiste, du fond d'un retrait qui n'en a finalement pas été un. Le jeu entêtant des combinatoires de mots, pour le sourire. Mais c'est un travail très sérieux. Combinatoire du sens et des couleurs, des évocations de ce qui se glane dans le quotidien de l'atelier et des montagnes, ou de la mer. "La méthode Dudu" : Légèreté, par l'exorcisme ; on n'est peut-être pas si loin de la "Fluxus attitude" d'où il vient ; Soho des années 70, mais "dérouté" seul, dans un autre rapport au temps et au monde.

Le mouvement, lui aussi, est, ne peut être qu'enfantin. Dominique Boivin, drôle de danseur en grâce maladroite, réinvente savamment toute l'histoire de la danse avec des gestes neufs et très simples. C'est un acte d'amour. Il dessine par le corps le monde en son histoire avec la danse et pour l'enfant.

*Je m'appelle Dominique Boivin (il sort un rouge à lèvres) : rouge. Je ne suis pas un poisson : rouge. Mais un sagittaire (met le tube au sol) taire. Enfant je n'aimais pas jouer au foot. Mon oncle était (met, avec le tube, un point rouge sur son nez) clown. Et ma mère (se retourne et dessine avec le tube une raie sur l'arrière de son mollet) : couturière. Et moi danseur...ou danseuse*

Dominique Boivin : La danse, une histoire à ma façon / spectacle

Dans une carrière par ailleurs riche (une compagnie reconnue, " Beau Geste ", invitée, sollicitée par le milieu très codé de la danse contemporaine), ce solo a eu et garde une place à part, totémique. Il jalonne, de tournées en reprises, le parcours et le temps du chorégraphe.

Le geste, le trait, le mot, sont une autre histoire de l'âge et du temps ; tous faits de détails bouleversants, très secrets - ce que le jeu esquisse, un tâtonnement, obstinément ; la mémoire devient découverte ; en quoi l'œuvre à poursuivre sera neuve : fraîcheur que l'on veut sur soi.

*Il y aurait disons un lieu pour la parole au bord. Au fond un lit de chambre d'amour. Côté jardin une prairie bien sûr. Et côté cour un arbre un chêne aux branches confortables. Le décor est en place commençons.*

Graal Théâtre

Je cite des lieux. Ici c'est Graal Théâtre. Théâtre : le pacte et le jeu ; l'espace. Quoi de plus extraordinaire pour réinventer ma soif et l'agrandir ? La poétique de l'espace est inépuisable.

Malgré l'ampleur de l'œuvre, la poésie de cette réécriture du Graal est, à chaque ligne, de l'ordre de l'intime. Elle chemine dans notre espace intérieur où sont tous les lacs, les forêts et les lits de l'amour.

Quoi de plus présent que la permanence ? Si je reviens à mes questions plus directes, j'interroge ma résistance à l'actuel en trompe l'œil, au geste bavard ; ces revendications apeurées d'où le langage s'absente.

Dans sa préface au "Nom de la rose", Umberto Eco dit ceci :

*Je transcris sans me soucier de l'actualité. Dans les années où je découvrais le texte de l'abbé Vallet, se répandait la conviction qu'on ne devait écrire que pour s'engager dans le présent, et pour changer le monde. A un peu plus de dix ans de là, c'est maintenant la consolation de l'homme de lettres (recouvrant sa très haute dignité) qu'on puisse écrire par simple amour de l'écriture. C'est ainsi qu'à présent je me sens libre de raconter, par simple goût fabulateur...*

Ce que je cherche ici, c'est la fable qui réactualise, en l'éclairant, notre émergence au monde. Espaces et temps, dans mes exemples, sont vastes. Ils sont racontés à l'enfant que nous sommes ; la chambre est secrète ; il y a une fenêtre, la perspective, et le mouvement.

A propos d'Umberto Eco : dans un autre livre, c'est chez Nerval qu'il glane le magnifique hommage qu'il rend au roman :

*On ne peut lire Sylvie en hâte (...) Sylvie vous oblige à ralentir. Dès que vous ralentissez, vous oubliez la clé (...).  
Vous vous égarez à nouveau dans le bois de Loisy sans retrouver votre chemin.*

Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs

La merveille de se perdre en se retrouvant, au plus profond.

Je rejoins par ce détour Florence Delay : entrelacement, tissage, chuchoté de son père à elle. Entre eux, Nerval, l'enfance, la sédimentation de ce qui fait sens et dessin dans sa mémoire :

*Le brouillas qui se leva dans mon esprit (j'aime bien ce mot perdu entre brouillon et brouillard) vint de la coutume qu'avait mon père de lire à haute voix, après le dessert, les pages écrites à l'aube ou durant les longues matinées d'été, dit Nerval.*

Associations libres, détails superposés, auxquels se superposeront les miens. Pour tout artiste, c'est une question de fil. Certains, plus obsédés que d'autres, reproduisent sans cesse la même image. Ce n'est pas ce que je cherche à pointer ici, mais l'obsession, il y en a de toute façon. Créer est toujours l'obstination de faire ressurgir ce qui, dès le départ, a fui. Mettre la poésie entre ce piétinement et ceux à qui il s'adresse, c'est y introduire l'air et l'espace ; le contraire de la suffisance. S'attraper, soi, par le détail de ce qui touche au vivant, conduit à la digression. Viennent alors la fable, d'autres couleurs, d'autres rêveries. "Je" devient multiple. Ce n'est pas dans l'autobiographie, ou l'autofiction, ou aucune de ces catégories mêlant l'auteur et le sujet comme but, que j'ai spontanément trouvé l'envie d'une rencontre. Je la cherche chez ceux qui se définissent en paysage. Par où je souhaite que le solitaire et l'irréductible se disent, et disent comment ils font avec le monde envahi dans lequel ils s'obstinent. J'aimerais interroger aussi le temps de cette obstination, en regard de celui de l'avènement.

Advenir, être reconnu ; le juste moment ; le Kaïros mentionné par Jankélévitch :

*l'Heure par excellence, la belle Heure méridienne et opportune, l'Heure qui est la fleur de notre âge et le favorable Midi au zénith d'une vie d'homme .*

Le je ne sais quoi et le presque rien.

Ce – forcément discret – chercheur de forme s’abstrait autant qu’il propose ; il ne craint pas l’absence. Question d’authenticité du geste, encore une fois. J’interroge aussi cela, ce risque-là. Le détail n’est d’abord pas visible, ni compréhensible, ou très peu. Les artistes sollicités dans ce maillage ont réussi bien sûr, mais s’obstinent à être discrets dans ce qu’ils proposent ; c’est en tout cas là que je les entends, que de mon point de vue, ils créent leur paysage.

*Nerval/Noirval : ombre portée par la forêt.*

Ce texte m’a touchée parce que j’ai passé mon enfance dans le Valois, que mon père me lisait Nerval, et Proust : *c’est tout entre les mots, comme la brume sur un matin de Chantilly* (Contre Sainte-Beuve) ; je cherche sans doute avec d’autant plus de persévérance qu’il y a dans ces douceurs l’évanescence d’un paradis perdu. La treille, le père, Rose au cœur violet ; le jardin à Iholdy... Florence Delay m’entraîne dans ses fléchissements à elle ; C’est sur ce terrain que j’aimerais la suivre. Cela n’empêche pas la puissance, ni l’introduction de l’autre ; l’hospitalité :

*Nous mettons une nouvelle nappe sur la table lorsque nous entendons notre hôte au pas de la porte. Dans les tableaux de Chardin, dans les poèmes de Trakl et de Char, ce mouvement du soir a un caractère à la fois domestique et sacramentel. Nous allumons la lampe à la fenêtre.*

Georges Steiner - Réelles présences.

Graal Théâtre : quelle est cette puissante construction qui les a tenus, Jacques Roubaud et Florence Delay, autour de la légende arthurienne, d’où les lumières restituées nous sont si proches ? Elles nous sont proches parce que c’est la poésie, le langage qui ici travaille. Les lieux intimes servent de fil. Ils nous font écrire. Lieux d’abstraction et de solitude. Lieux d’un réel originel et pur. C’est un en-dehors/dedans ; constamment.

Le paysage : brindilles au bec à rapporter dans le champ de l’œuvre à faire.

*Arthur : En avril je te donne la campagne fleurie de jonquilles et de rouges-gorges et tous les amis pour danser à la provençale sur tous les instruments nouveaux d'Allemagne.*

*Ké : En mai je te donne les roses qui pleuvent des fenêtres et des balcons et je te donne aussi les dames qu'on couvre de mugets et qu'on embrasse entre les joues et les genoux.*

*Arthur : En été trente châteaux sur la Tamise qui auront tous une source dans leur pré pour rafraîchir l'herbe minuscule et la brûlure des amoureux. Et nous clairs et sains comme les étoiles.*

C'est un engagement. Parce qu'il est "à côté" du système qui commande, cet engagement est plus aigu. Il tient tout seul. Là encore, c'est "seul" et "à côté" qui permettent au paysage de trouver ses formes. L'intime ne se justifie pas. Il peut dire "nous", c'est le plus singulier caché qui parle.

Dans Graal Théâtre, dans le quadruple lieu déjà cité, qui *n'est pas commode* nous dit Blaise le scribe, il y a tout : *la parole au bord. Au fond un lit de chambre d'amour. Côté jardin....*

Au corps et à la parole, le secret du cœur s'abandonne dans l'ouvert des fenêtres.

*Le trentième jour après son mariage un lundi matin le roi Arthur de retour dans son royaume de Logres fut pris du désir de chasser dans sa forêt de Camaalot qu'il n'avait pas vue depuis longtemps.*

Nous revoilà dans la forêt, lieu de la quête et du rêve. *Perceval s'exerce au javelot dans la forêt silencieuse.* Lieu des sortilèges, qu'au sortir de l'enfance il faut savoir quitter. Les nuits s'y cachent ; Forêts, lacs et lits : toujours le paysage.

Peut-être ça, les chambres communautaires photographiées par Françoise Huguier à Saint Petersburg. Françoise Huguier a fait du photo journalisme, et des photographies de mode. Aujourd'hui dans son œuvre le lointain de l'exploration apparaît comme exploration du "dedans" : lieux, visages, corps : l'en soi. Les appartements de Saint Petersburg sont datchas et lacs, russes comme Tchekov, théâtre ; les chambres sont hiver et boue, ville et pauvres, sensuelles, solitaires, accumulation ; elles sont l'autre, le proche, l'à côté, le partage de l'histoire, le fragile. L'espace se caresse avec les yeux. Une fenêtre.



© Françoise Huguier – Kommounalki – Ed° Actes Sud



© Françoise Huguier – Kommounalki – Ed° Actes Sud

Les choses, comme les vivants, sont à composer, à cadrer. Elles sont les signes. Il y a de magnifiques natures mortes chez Françoise Huguier, dans lesquelles on pourrait reprendre le leitmotiv de l'hospitalité. Ordre/désordre, en soi, et pour vivre ; au-dedans avec l'autre.



© Françoise Huguier – Kommounalki – Ed° Actes Sud

Malgré la tentation de la fiction, le réel est toujours là parce qu'il y a dans les clichés des humeurs non imposées. Ce qui s'impressionne est l'élan de ce qui se confie.



© Françoise Huguier – Kommounalki – Ed° Actes Sud

A propos d'obstination, Françoise Huguier dit qu'elle revient à Saint Petersburg sept années de suite, photographe toujours plus d'appartements, de chambres, de cuisines, de gens : "*C'était mon bonheur, dit-elle, et mes démons*".

Retour au cœur, donc. L'intérieur se gagne.

La chambre que l'on cherche est celle de l'enfant et de l'amant. Elle est merveille d'ambiguïté :

*Cela t'arrive, tu arpentés mentalement ta chambre d'enfant, alors tu entends un bruit au rythme lancinant, celui de ta sœur cadette qui se berce dans le lit d'à-côté, un balancement qui peut durer des heures et résulte d'une tumeur à l'œil (...). Tu peux dire aujourd'hui que tout ce que tu as écrit ou mis en scène trouve sa source dans ce balancement-là*

Joël Jouanneau-L'enfoui

*Ania : Passons par ici. Maman, tu te rappelles cette chambre ?*

*Lioubov : La chambre d'enfant*

Tchekov - La Cerisaie

Au cœur du royaume il y a la chambre. Le tout tout de suite du monde autour de soi, pour soi, au ras de l'immédiate jouissance, est dans la chambre. L'espace organisé du dedans avec la lumière par la fenêtre ouverte.

Il faut cette chambre, et que le bonheur soit enfui. Il faut l'amour roi, l'ordonnement du monde dans la fable et l'absolu du règne, avant le temps conscient et la conscience de n'être plus jamais, quel que sera l'effort pour être, le centre du merveilleux posé là.

L'évidence comme unique thème.

Dans la tension entre début et fin, l'implacable déplacement du centre va vers la périphérie du cercle. C'est l'inéluctable qui pousse. D'autres enfants derrière. La chambre d'enfants quittée, perdue, oubliée, devient la couronne du règne déchu.

Toutes les voluptés des chambres futures, la quête de l'autre, le corps, la chaleur, l'espoir de la révélation, émergeront d'elle, de cette chambre-là ; de cette volupté-là du règne qui ne se savait pas.

La maison a un cœur. C'est la chambre. La distance du temps la rend étrange jusqu'au secret - je ne l'ai pas revue, ne l'aurai pas reconnue, ne la connaîtrai pas - mais les sortilèges peuvent encore surgir.

On ne sait pas de quoi le désir est fait.

Etre désiré, est-ce être accueilli dans la nostalgie de l'attente et la caresse du retour ? Est-ce faire le lit de la trace et du manque ?  
Ou bien, à l'envers du rêve et du tendre, sur toute la terre, dans tous les deuils, le regard n'est-il pas l'élan de l'ailleurs et du vent,  
l'ailleurs qui taraude et le refus instinctif de se taire ?  
Dans l'élan, il y a le cri.

Une table, une armoire. Elles ont connu l'intimité des chambres - l'enfant ou la mère - à contre-jour de la fenêtre qui mène aux jardins ; l'autorisation des promenades. Dans les tiroirs, des mouchoirs et des bas. Quelle est l'odeur la plus forte ? Celle de l'alcôve, bruissements de tissus lourds, son ombre quelle que soit l'heure du jour ? Ou l'attirance du dehors ? Justement il fait beau. C'est l'hiver. Les enfants jouent. Fabriquer une histoire à ranger bien à plat dans du papier de soie, la trace à laisser pour une visite sentimentale. Un cliquetis de clefs.

Est-ce dans le tiroir du milieu, celui qui coince ? Vénération d'un geste, d'une main, d'une mère. L'embellissement d'une tragédie qui n'a sans doute pas eu lieu. Le culte du deuil encore. Les talons claquent sur le parquet. L'enfant joue toujours. La fièvre monte. Souvenir à inventer avant l'heure des lampes. Tant d'excuses, pour rester l'enfant tapi derrière la porte, la chambre des serments quand c'était l'heure des lampes et que s'épanouissait le presque de toucher à l'infini de l'amour. Reflet de lune au rêve d'enfant. Troisième tiroir en partant du haut.

Tous ces voyages qu'on pourrait faire s'il n'y avait pas cette chambre ! La sublimer, la réinventer ; toute une vie d'effort.

Marcher, pouvoir, revenir, c'est faire le nid, et le fuir. Fuir le royaume avec la conscience, d'un coup, que s'échapper est l'unique chance. Pouvoir la flairer, anonyme et virtuose, la virevolte sur la surface des choses. Etre parce que pas, peu et loin, phalène sans lendemain, sérieusement, légèrement. Avec les rêves de puissance.

Tout est blanc. Le souvenir se grise de l'éclat de ce rire de pureté érotique et virginal. Vaporeux. Une grâce désinvolte, élégante, abritée d'une ombrelle, comme la mère de Tazio, sur la plage du Lido dans "La Mort à Venise" ; le murmure de la femme sous

l'ombrelle de la mère. Maturité retenue au bord de sa splendeur, comme une traîne. Tout est blanc, sauf les yeux et la voix, sauf le rire, érotique langoureux, son poids de chair dans son silence, à l'abri de l'ombrelle, splendeur du jour, tristesse du soir. Ce qui engendre et se tait. Splendeur du féminin.

Merveille d'ambiguïté de la chambre, où le trésor se cache dans le mitan du lit.

*Elle tend les bras vers lui l'attire contre sa poitrine l'enlace et le fait entrer dans son lit. Elle va lui faire l'accueil que l'amour demande cœur et sens et corps et saveur. Maintenant il tient sous la chemise son corps nu et lui dit que la neige à Noël paraîtrait brune et obscure si son corps blanc et nu était posé sur elle...*

Graal Théâtre

La chambre d'amour est l'un des lieux génériques de Graal théâtre. Elle a été proposée par Florence Delay en réminiscence du nom d'une plage du Pays Basque qu'aimait beaucoup sa mère quand elle était enfant, et où une légende gardait mémoire de deux amants morts...

Le théâtre est le double espace de la maison et de l'ailleurs. Toujours dans un théâtre on a retiré un décor, mis à bas ce qui retenait l'espace de la transformation. Les souvenirs sont là - des voix chuchotent dans les cintres - mais ils sont là pour disparaître et faire la place. Le mouvement est le plus fort. Le théâtre naît où l'invisible est déplacement de l'air par le jeu. Entre ce qui n'existe pas encore et ce qui bientôt n'existera plus, il y a l'espace.

Des no man's lands d'où souffleront les mots incarnés de l'amour qui se cherche. Là où il souffle l'ailleurs s'apprivoise, ou ne s'apprivoise pas. C'est la quête du désir "hors les murs".

Du secret un jour, on part. On se met en route. Les fables viennent de là. L'espace est l'ère de jeu où s'expérimente le voyage, à pas léger : " *mon histoire, avec des semelles de vent*", dit Dominique Boivin de son solo sur la danse. "*Le public m'a considérablement aidé à le faire évoluer durant toutes ces années. Il m'a permis enfin d'admettre que ce que j'avais fait n'était qu'un simple petit morceau de papier, une poupée de chiffon, une vague étincelle, et de m'en réjouir*".



Dominique Boivin pose la question du retrait à l'inverse de ce que j'ai fait en préambule. Se retirer est pour lui se retirer du travail, de l'action, comme on se retire en amour après avoir agi ; "faire mine de s'éloigner, comme Matisse parti très loin en bateau...". Dans le retrait, le réel entre par inadvertance. Le " dans " le monde distrait de l'immersion. L'immersion, "endroit du possible", "où l'on dresse les plus beaux paysages, où l'on se parle à soi-même, où le sang coule..." : "L'immersion me rendrait autiste si je ne connaissais pas le retrait". Le monde est donc la distraction qui sauve, mais le réel du créateur, sa "réelle présence" (Georges Steiner) n'est pas là. L'action, l'acte, n'est pas dans le monde. Dans le monde, on se retire. Très beau paradoxe avec lequel on peut jouer longtemps...

Jouer. L'espace.



*Les origines de la danse ne sont pas très précises.*

*Un peu plus tard.*

*Puis. Ensuite... Peu à peu le mouvement s'organise.*

Croquis. Pointe. Ce qui se connaît par l'intérieur et ose le pas de côté ; la réappropriation qui sera lisible par tous. Miracle des traductions de soi aux autres. L'espace permet l'improvisation du mouvement et l'introduction du décor.

Les décors de Graal théâtre :

Lieu de paroles profanes

Lieu de paroles sacrées

Lieu d'eau (lacs, mers, rivières, fontaines)

Forêt (carrefours, chemins, clairières)

Prairie (pavillons solitaires, tournois, assemblées)

Château fort (intérieur/extérieur)

Chambre d'amour...

Quand Jacques Roubaud et elle ont décidé ces localisations abstraites, me dit Florence Delay, ils ont pu naviguer dans les temps et l'action du récit.

Dans l'album "*J'avais huit ans*", Françoise Huguier fait un voyage très spécial. Elle part sur la trace du chemin qu'avec son frère elle a dû faire lorsqu'ils ont été enlevés par les Khmers rouges. Ses parents avaient une plantation au Cambodge ; c'était l'été, un soir de fête entre planteurs ; cet enlèvement durera plusieurs mois. Du collectif au très individuel ; l'irréductible singulier, la vision d'un monde intériorisé. Une quête.

Le bout du voyage est un monastère *entouré de bosquets d'aréquieres, de manguiers et de bananiers en fleurs*. Des hommes et des femmes y sont photographiés dans la pénombre. Ce qu'ils touchent avec leur peau nous touche de la marque d'une possession tout intérieure, laquelle respire forcément le monde infini, et la fin. L'heure exquise dit le poète. Le dire est le miracle du souffle qui s'introduit dans chaque détail de ces visages, ces corps, ces lattes de bois, ces fatigues même, ces très grandes vieilleses.



© Françoise Huguier – J'avais 8 ans – Ed° Actes Sud

Les prises de vue de Françoise Huguier travaillent la disparition et la trace. Des corps bien réels, des gens dans leur vie, leur monde – même les salons d’essayages d’un défilé de mode ont une vie ; mais sur ces corps glisse une étoffe du souvenir, du fantasme – désir et perte. Les corps deviennent des dos, des mains, des bustes. Le poids de l’histoire est léger puisque l’étoffe est douce. Toujours, au bord, une fiction est à inventer.



© Françoise Huguier – Sublimes – Ed° Actes Sud

Et peu à peu, les larges paysages des extérieurs en terres lointaines et enquêtes réelles ont fait place à la pénombre des chambres. Etant allée en Afrique (*sur les traces de l'Afrique fantôme*), Françoise Huguier a publié un album : *Secrètes*, qui allait voir dans les chambres des femmes africaines. Après les paysages d'Afrique, elle a cherché en Sibérie un vaste espace désolé "où il y aurait un petit arbre" (*En route pour Behring*). Puis Saint Petersburg : *Kommunalki* : sept ans. Des promiscuités en espace clos. Sédimentation des vies, des temps, et des rêves. Détails. Nombreux. Composés, happés, réinventés. Les couleurs de hasard (le réel, toujours) sont lourdes, sensuelles, fatiguées, mais aussi enfantines. Des pénombres bien sûr, et des tissus, encore.



© Françoise Huguier – Kommunalki – Ed° Actes Sud

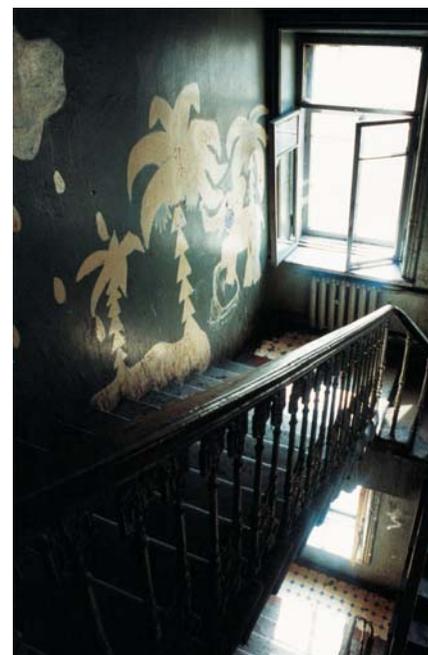
Troublant de parcourir sans gêne les mêmes signes d'un monde à l'autre, par ce dedans-dehors du secret soyeux de l'intime, qui de l'étoffe au corps, capte le temps qui fuit. Une façade en face, hors d'atteinte, le pli trop beau d'un drapé sur un ventre, un couloir en point de fuite, une chair claire près d'un rouge, du velours, le nu, le presque. Le jeune et plus, le beau et pas, côte à côte, dans un même élan en fragment.

Fragment ? Détail, oui, mais l'espace malgré tout. Dans la chambre est la maison, et la ville. Le monde. Sur certaines photos, les couleurs saturent l'émotion d'une beauté plus saisissante d'avoir été volée au réel. Elles induisent la composition et le sens. La force de ces photos d'art est de partir du réel comme quête obstinée de l'autre, qui serait retour à soi, quand on ne se voit pas par la peau ni le contour, et qu'on le redessine dans l'intime ailleurs questionné.

La composition devient savante par le débordement des confidences. Le jour qui entre raconte finalement la même chose : ce qui essaie, à l'intérieur, de faire trace.



© Françoise Huguier – J'avais 8 ans – Ed° Actes Sud



© Françoise Huguier – Kommounalki –Ed° Actes Sud

Le huis clos, est-ce la marque de l'enfermement par les Khmers Rouges ? Est-ce plus ancien ?

Dans "*J'avais huit ans*", des vestiges de plantations "organisent" l'espace de la jungle autour ; la poésie des ruines. Rude en l'occurrence ; massive, mêlée à des vestiges d'objets ordinaires. Rien d'alanguissant dans cet abandon qui dit une pauvreté, comme d'autres objets, à Saint Petersburg, le diront : le quotidien a la vie dure.



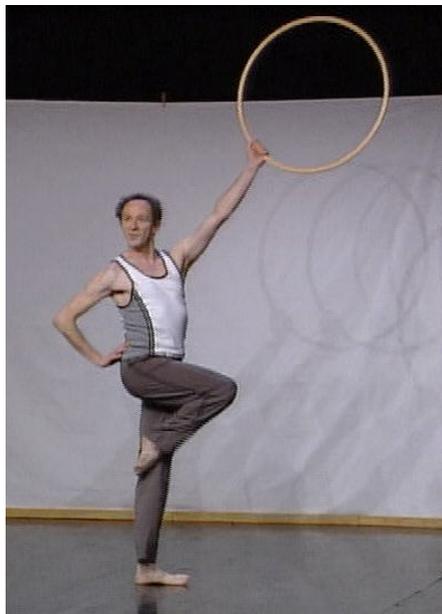
© Françoise Huguier — J'avais 8 ans — Ed° Actes Sud



Sur la scène, plus qu'ailleurs par définition, le corps peut beaucoup. Les croquis de Dominique Boivin traversent époques et continents avec quelques gestes et quelques réminiscences sonores. En quoi on peut réunir geste naïf et abstraction savante, par l'originalité affirmée d'un projet hors monde. Parce qu'elle est généreuse et plurielle, cette "*histoire de la danse à ma façon*" donne envie de savoir l'intime. Ce qui a poussé par là. La pièce a tourné longtemps, partout. La question de la rencontre, "l'autre" trouvé, est à interroger à partir de ces projets "mezzo voce" du détail poétique qui prend patience...

L'objet : un voile, une fleur, un cerceau ; une ampoule se balance ; chapeau feutre, éventail, une plume ; des chaussures de tennis, une petite valise jaune, un sac à dos, une pelle – verte, un seau – rose...

L'objet est l'instrument du jeu qui construit la réminiscence dans l'espace où le presque rien crée la magie, où le souvenir caché d'une histoire singulière ouvre le sésame de la connivence. A chaque image, le public rit. Des "je me souviens". Comme les mots, les gestes égrènent ce qu'ils ont pêché au fond du lac ; peu à peu le son revient, un miroitement : le parfum.



*Romances et chansons sont à Nerval ce que sont la grive à Chateaubriand, la pervenche à Rousseau, la madeleine à Proust, le givre à Roubaud (...) Gérard trouva la douce contrée "au point où l'Ile-de-France, le Valois et la Picardie se rencontrent". C'est là qu'il se souvint de lui-même par l'intercession des airs de tous, en faisant des vieilles chansons françaises, souvenirs d'enfance de la langue, sa propre enfance. Dit Nerval*

Feuillages où la présence s'inscrit et se cache. La traversée, toujours encore improbable, est tentée par la sidération initiale, mais le bruissement, par en-dessous, est le plus fort. Il irrigue tout ce qui se combat ensuite, jusqu'au bout. *Ombre portée par la forêt* : je n'en finirais pas de faire surgir, d'avoir été cet amour même, à l'âge où on ne se sait pas. Bouche fermée, la tremblante ; l'indiscernable, en impression vibrante. Traversée. Sans. Avec. Le corps. Ce qui s'imprime.

Un jour, on part :

*Faites rhizome, quelle tige souterraine va faire effectivement rhizome, ou faire devenir, faire population dans votre désert – expérimentez...*

Gilles Deleuze-Félix Guattari :- Mille plateaux

C'est hors la nostalgie que doivent se lire ces résurgences. Déplacements de l'étrange-étranger ; reniflements des traces à venir. Horizontalité en terres d'ailleurs, redessinées avec l'étranger ; et l'hospitalité. Terres inconnues, mais dans lesquelles la résurgence travaille. Elle reste le secret.

*Un chercheur (...) avait réussi à isoler [d'un champignon hallucinogène du Mexique] une substance (...). Jean D. L'avait expérimentée ce matin-là sur lui-même, et ô surprise, la substance avait réveillé je ne sais quel lobe ou circonvolution de la mémoire où se trouvaient enfouies les couleurs, sensations et délices d'un jardin d'été. Bref, un trésor, dont le vers de Nerval [rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule] devenait le dépositaire - Dit Nerval*

Créer avec l'enfance de soi ne peut se faire que dans l'élan et le retrait. Le désir ne s'embarrasse de l'entrave. Il est neuf. Réactualisé, il est l'audace ; l'odyssée avant le retour ; le voyage. Dominique Boivin : "l'enfance pour moi ? Le retour après une longue absence". Avec le voyage, l'Histoire collective s'immisce dans "mon" histoire. Le solo de Dominique Boivin sème ses petits cailloux sur de nombreuses routes. Il est itinérant. C'est ce qui le rend joyeux. Pouce levé, il se déplace, fait escale, croque quelques traits dans l'air, y capte des tendresses au bord des héritages laissés par d'autres. Le marabout-bout de ficelle. Glaner toujours. Accrocher et faire signe, de sa petite chambre, dans le grand livre.

*Au XVIème siècle la danse s'intéresse à la géométrie... Une danse gaie et honnête... Le danseur remet la danseuse là où il l'a prise... Ou bien il s'assoit sur ses genoux et lui parle... La danse, une histoire...*

Le prochain projet de Dominique Boivin est Don Quichotte



© Jean-Marc Richard

"Une confession, et si possible être drôle. Faire rire le public de ma démesure. Parler de ma démesure."

*Toi qui prendras le temps de me lire, tu peux être assuré, sans signer de serment, que ce livre, fruit de mon esprit, je l'aurais souhaité le plus beau, le mieux fait...*

Don Quichotte

Don Quichotte ou la quête du réel inventé. Enchanté. L'enchantement de la parole :

*Arthur : C'est ce que vous m'aviez dit : cette nuit je vous attends dans la tour. Cette phrase m'a fait oublier le combat pour ne me souvenir plus que de vous*

*Camille : Je n'ai pas dit cela seulement.*

*Arthur : C'est vrai. Vous avez dit : venez coucher cette nuit dans la tour.*

*Camille : Non je n'ai pas dit cela.*

*Arthur : C'est vrai puisque vous avez dit : venez coucher avec moi cette nuit dans la tour.*

*Camille : J'ai beaucoup appris de la magicienne Gertrude qui disait que la répétition est l'enchantement de la parole*

Graal Théâtre

La fable et la quête sont enchantées de paroles qui fondent la vérité, dont le scribe témoigne ; qui sera le livre. La vérité sera disputée, obstination à ne pas retourner à l'en-deçà de ce qui vous a donné vie (c'est Pinocchio aussi, gesticulant pour "faire le voyage").

*Blaise : Je suis content de vous rencontrer mon cher Collègue je craignais qu'on ait fait appel à ce charlatan de Tholomer de l'Université de Toulouse ou à ce Gautier Map qui publie des romans du Graal entièrement copiés sur moi et avec des contresens inimaginables.*

*Septine de Lorette : C'est ce qui arrive à tous les grands esprits mais les continuations apocryphes permettent pour rétablir la vérité des secondes parties encore plus belles que les premières.*

*Blaise : Vous pensez au Chevalier de la Triste Figure ?*

Graal Théâtre

Trouble. Le scribe n'est pas inscrit dans le temps de l'action, et pourtant il voit tout. Il note. Son rôle est de nous transmettre "la vérité". Le trouble vient de la mise en abîme de l'histoire, ainsi enfermée dans une bouteille, jetée à la mer, restituée lors de sa libération par l'amplitude de ce qu'elle ose et prétend, initiatiquement.

*C'est donc vrai que mon histoire existe et que l'auteur est un Maure et un savant homme ?* (Don Quichotte)

C'est parce que nous sommes des enfants que la fable dit vrai. Nous l'attesterons toujours. Les scribes Jacques Roubaud, Florence Delay, y ont mis de la malice, des jeux avec le temps, des clins d'yeux de sorciers ; ils ont truffé le texte de joyeux anachronismes qui disent bien la perméabilité du vécu dans l'éternel recommencement de l'enfance. D'où le chemin repart, toujours, se superpose, et notre regard, savant de l'âge, naïf de croire et de vouloir. Jacques Demy faisait atterrir un hélicoptère à la fin de Peau d'Ane, au milieu de la noce, devant le château "tout est arrangé mon enfant, j'épouse votre père".

Graal Théâtre :

*Nain : Préposée au carrefour quelle est la route d'Orkenise ?*

*Demoiselle du carrefour : La troisième à droite mais le péage est fermé*

L'intrusion impertinente du futur donne de l'ivresse et de la lumière. Ouvre sur le large. Une magnifique montée de sang. On ne peut vraiment s'amuser que lorsque la liberté est (re)trouvée. Ce n'est plus la nostalgie, c'est le jeu à l'état pur. Une volonté plus subversive, peut-être, de ne pas être " dans " le monde tel que la peur collective et conditionnée nous l'intime chaque jour. Joël Jouanneau dit de l'espace littéraire qu'il est plus vrai pour lui que celui de l'économie et du politique. Disent cela les retirés du vacarme, ceux qui "trafiquent" dans leur coin, cachés au fond d'une chambre. L'enfant qui joue se déguise, glane des accessoires, et invente des noms. La demoiselle du carrefour, la demoiselle dont la condition est que l'on couche avec elle, la demoiselle aux petites manches, l'ami-de-l'ennemi-du-blessé... (Graal Théâtre) ; Pré-en-Pail, les trois graves, vorace, furax, le pourquoi pas... (Le marin d'eau douce)

*Le pourquoi pas s'éloigna de Pré-en-Pail  
Et de son un peu plus que moins d'habitants*

Le nom relance l'histoire. Du fond de la chambre d'enfant la fenêtre s'ouvre. C'est toujours ça le mouvement. Certainement, la quête du clos, l'intime du lit, doit se lire parce qu'il y a la fenêtre et la route. Le désir naît de cette tension-là. Les motifs sont intérieurs. Ils créent le paysage et la possibilité du voyage.

*Et le silence, il dire à mon oreille de fuir le château, de prendre le petit canot, de suivre la rivière jusqu'à la grande mer,  
et de délivrer la sœur.* (L'Enfant cachée dans l'encrier. Joël Jouanneau)

*La cour de ferme : matrice où tout se décida de toi .*  
Le clavier à l'oreille coupée. Joël Jouanneau

"Quand, parlant de ma méthode, je dis qu'il me faut, avant que je puisse poursuivre le travail de la veille, *attendre que ça s'ouvre*, c'est d'un paysage que je parle : j'ai les yeux fermés les mains sur le visage, puis du sable coule, et il est porteur d'angoisse, et cela brûle les yeux. Ensuite, si cela s'ouvre c'est toujours sur une lande, elle est sauvage et déserte, et *le passant finit par y douter de son existence* (M. Blanchot). Oui, mais alors ça peut écrire. Et ce paysage, s'il renvoie pour moi à une place bien réelle, une place bombardée de Beyrouth, il a aujourd'hui peu à voir avec elle, c'est une lande devenue mentale, c'est un paysage désolé qui envahit le crâne et que j'ai tenté d'écrire dernièrement dans un petit texte, *Chute libre*, dont je ne sais pas encore s'il est appelé à figurer dans un ensemble plus grand, ni même s'il sera publié un jour."

*(...) et c'est une chose bien incompréhensible et tellement complexe qui lui arrive en vérité car en effet il sera à la fois sur la bonne et la mauvaise route, en allant au devant de son bonheur il creusera le sillon de son malheur, il en sera ainsi à jamais, il avance vers celle qui n'est pas encore à l'attendre, la toujours choisie, l'épousée de toute éternité pour l'heure en éclipse. Il traverse les terres dévastées dans l'évidence de la rejoindre au-delà de toute trahison, ignorant qu'il enterre dans le même temps ses enfants qui ne naîtront jamais tout au long du chemin...*

Chute libre

Florence Delay : *"J'ai retrouvé mon château au bord d'un lac qui n'est pas attribué sur cette carte postale à Ambrogio Lorenzetti mais je suis sûre qu'il est de lui. C'est un de mes tableaux préférés : il n'est lié à aucun de mes livres en particulier, mais à moi-même, à l'enchantement de la solitude heureuse. On ne voit personne dans ce château, ni sur la barque, mais elle est là si j'ai envie de traverser le lac et d'aller voir quelqu'un de l'autre côté. Que je ne sache pas ramer ne pose aucun problème : j'irai chercher un rameur dans l'autre maison au fond du tableau, en marchant à travers la campagne siennoise".*



Autre paysage, autre barque :

Chez elle, au mur de sa chambre, Florence Delay me montre une huile très douce, des maisons étagées, vert "d'eau", qui dans le milieu de la toile font littéralement "descendre" un chemin vers le premier plan, où dort une barque sur une eau grise ... Un tableau qu'avait son père dans son bureau.

*Un romance du moyen-âge, me dit-elle, est lié à la barque. Je l'ai traduit dans "Mon Espagne or et ciel" :*

*Romance du comte Arnaud :  
Heureux qui aurait la fortune  
sur les eaux de la mer  
qu'a eue le comte Arnaud  
le matin de la Saint-Jean.  
Un faucon sur le poing  
il s'en allait chasser.  
Il vit venir une galère  
qui à terre voulait aborder.  
Les voiles étaient de soie,  
les agrès de cendal,  
le marin qui la mène  
va disant une chanson*

*qui faisait la mer calme  
et retomber les vents,  
les poissons des profondeurs  
venir à la surface  
et les oiseaux qui volent  
sur le mât se poser.  
Lors parla le comte Arnaud,  
écoutez bien ce qu'il va dire :  
"Je te prie marin à présent  
De me dire cette chanson."  
Le marin lui répondit,  
sa réponse la voici :  
"Je ne dis cette chanson  
qu'à celui qui me suit."*

La question obsédante avec les anagrammes ? *Trouver le ton*, dit Jean Dupuy. *Une drogue. Les crayons ont été source d'inspiration. Je suis tombé sur un crayon par hasard un jour, sur lequel étaient marqués ces quatre mots : American Venus Unique Red. Pour m'occuper, j'ai essayé de faire une anagramme avec les 22 lettres. Univers Ardu en mécanique. J'avais trouvé une mine inépuisable que je continue aujourd'hui encore à creuser avec autant de surprises que de plaisir.*

*"Il a l'air amateur de surprises  
Amateur de plaisir, il rassure"*

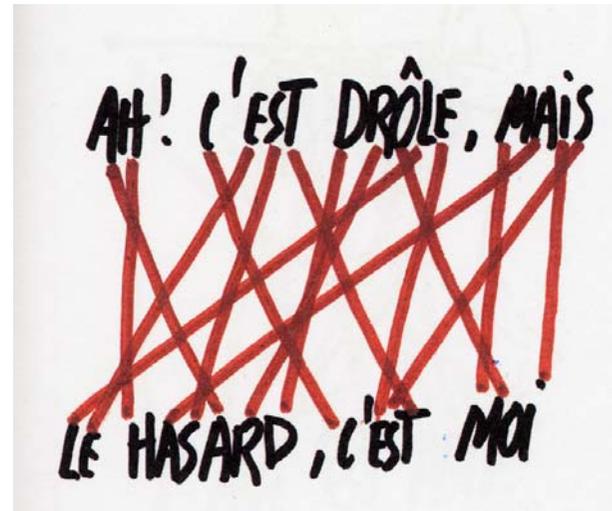


© Jean Dupuy – A la bonne heure – Semiose Ed°

Les galets ramassés sur la plage de Nice :



© Jean Dupuy – A la bonne heure – Semiose Ed°



© Jean Dupuy – Un ton de mon cru – Semiose Ed°

Dans ce rapport ludique à la création, qui appelle ou réveille notre capacité d'émerveillement, on n'est pas loin du conte. A vouloir s'entêter à ne pas abdiquer, il y a autant de résistance que d'engagement, et c'est bien de la question de la vérité qu'il s'agit :

*Le conte dit toujours vrai. Ce que dit le conte est vrai parce que le conte le dit (...) En réalité ce que dit le conte est vrai de ce que le conte dit que ce que dit le conte est vrai. Voilà pourquoi le conte dit vrai.*

Graal Théâtre



© Françoise Huguier – Sublimes – Ed° Actes Sud



© Françoise Huguier – Kommounalki – Ed° Actes Sud

Mais l'émerveillement ne doit pas recouvrir ce qu'il y a d'angoisse, sur la durée (la patience), à se confronter à ses propres défaillances ; nostalgie originelle pour le deuil sur lequel s'est construit le travail puis le voyage, émotion, grâce du fragile, ne vont pas sans revers de dérisoire, ou d'évanescence ; de mort. C'est à l'intérieur de ce "jeu" - jeu dans les rouages – que des questions plus crues se dressent.

Il faut de l'humilité dans l'acceptation de contradictions qui avancent sans nous demander notre avis, par une action pourtant intimement vitale, dont on aimerait penser qu'elle génère des pouvoirs propres, même avec – parce qu'avec – la plus irréductible souffrance. Eh bien oui ; finalement non. Le singulier et le commun, cela oscille ; l'aigu et l'insipide de la question : ça se compose, décompose, recompose. Travaille en relatif, avec la nécessité ; sans la récompense ; avec le désir ; sans la précision ; décidé. Hasard et tâtonnement. Quelque part dans le champ, ça tombe. Et ce n'est pas sans violence. Bien sûr que la violence n'est pas évacuée. Elle ne peut jamais l'être. La douceur de l'œuvre produite n'évacue pas la violence des questions qui la traversent pour la rendre possible.

Retrait, immersion, se sentir, se vouloir dans la course, ne pas vouloir ?

Joël Jouanneau : Postures multiples. Dans tous les cas, c'est le même mélange d'orgueil et d'imposture qui accompagne à l'origine l'acte d'écrire ; Robert Walser : *"C'est moi, moi qui ai humilié le monde : il est là devant moi comme une mère en colère, offensée : merveilleux visage que j'aime à la folie, le visage de la mère maternelle qui veut ma punition"* .[N.B : Joël Jouanneau a adapté pour la scène deux des romans de Robert Walser : *"Les Enfants Tanner"* et *"L'institut Benjamenta"*]

*Issu du milieu qui était celui des vies minuscules [allusion à Pierre Michon], je ne pouvais qu'entendre, écrivant le Bourrichon, les voix ricanantes du bourg de mon village – mais pour qui se prend-il celui-là ?, et aurais-je eu le front de persévérer ensuite si je n'avais reçu le Prix du Syndicat de la Critique, je ne puis le dire, mais ce sentiment d'imposture il m'a fallu des années et d'autres "récompenses" pour m'en libérer. Je ne voulais pas être dans la course, mais j'avais besoin du bouquet. L'obtenir ne règle pas tout, cela pose d'autres problèmes, dont celui du possible enfermement dans le microcosme, lequel peut même finir par glacer l'encrier. C'est pourquoi une fois la légitimité acquise, désirant écrire tout en me faisant oublier, j'ai cherché et cherche encore à retrouver ce que fut l'anonymat premier, mais c'est comme la première neige, elle ne tombe qu'une fois. Il faut faire comme si.*

Dominique Boivin : *La course ? Oui, cette question a du sens. Etre dans la course, presque deux sentiments m'arrivent spontanément ; l'un est cette soif de rester " à la mode ", au goût du jour, intéressant, sentiment qui pourrait m'éloigner de moi-même ; l'autre sentiment : être soi (en supposant que cela soit possible) et être si vivant que le présent nous parle clairement ; d'où l'on serait ... dans la course ?*

*Urgence et peur du trop tard : bien faire attention aux détails, encore plus qu'avant ; presque maniaque. Etre entièrement immergé dans l'acte, comme si le passé et le futur n'avaient plus vraiment nécessité d'être invités.*

Françoise Huguier : *Mes photos mettent en scène l'histoire. Ce ne sont pas des photographies de l'instant. J'ai été toujours en dehors des modes. Une image un peu has been parfois. Et puis il semble qu'avec le temps, cela change. Les sollicitations deviennent de plus en plus nombreuses... "Collectionneuse de coquillages. Faire des photos comme on ramasse des coquillages"... (Gérard Lefort dans sa préface de l'album "En route pour Behring")*

Jean Dupuy : *J'ai quitté New York pour aller trouver le silence des montagnes. Bizarrement, au lieu de m'exclure du monde, ce geste a attiré les gens, qui sont venus me débusquer. Mon retrait s'est révélé pour le monde, être une attirance. Ma mère, dans mon enfance, à mon père, tout le temps : Louis tu m'entends ? Louis. L'ouïe (rire).*

Florence Delay : *Pour mes quinze ans, maman me fit cadeau de Joy : "Le parfum le plus cher du monde", de chez Patou. Parce que, disait-elle, j'étais sa joie et ce qu'elle avait de plus cher au monde. Plus tard, je découvris ce que les troubadours appellent joi : la récompense du long service amoureux. La Dame s'offre enfin : la joi est la possession du plus petit territoire du monde.*

Joël Jouanneau : *Deux gestes, et ils sont récurrents dans le travail théâtral. Le premier est un cri muet. Il apparait dans Kiki l'indien, et c'est alors le cri du papillon que seul l'enfant peut entendre. Mais le cri se durcit avec le temps, et c'est le plus souvent le cri effrayant d'un aigle qui sort de la bouche grande ouverte.*

*Le second est la main droite qui de haut en bas passe sur mon visage et alors le marchand de sable passe et les yeux se ferment, puis la main repasse sur le visage mais de bas en haut et alors les yeux s'ouvrent. Tu meurs / Tu vis – Tu pleures / Tu ris – Ainsi soit la vie.*

Où la nostalgie meurt, l'œuvre peut se faire. Mais elle ne se fait pas si la nostalgie n'a pas d'abord pleuré.

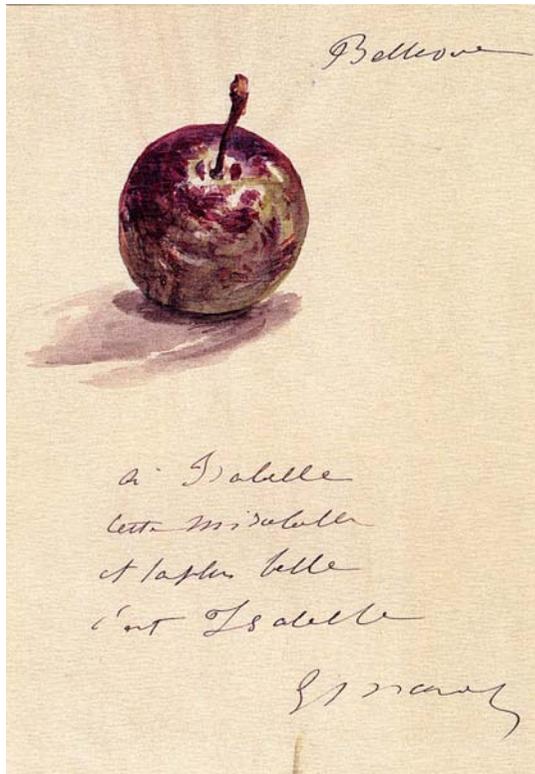
La mémoire, douloureuse, se revirginise par le geste, qui proprement, est création de soi comme surprise à faire advenir, dans les plis, tout petits, de la sensation et du frottement, lesquels se gonflent jusqu'à la voile et la puissance. Dehors-dedans, passés-futurs, souvenirs-projections ; temps embrassés. Où est le contemporain ? Dans la vague et la force du mouvement.

Le secret se chuchote, se transmet, et se réinvente : liberté gagnée, quel que soit le sensible en défaillance qui, par en-dessous, continue de balbutier. Faire, c'est inventer, paysage et promenade ; c'est croire au croquis comme résonance, au rire en patience, à l'inextinguible du désir.

Le désir. Plus il est tremblant, plus il va loin.

Secoué d'ombre avant la nonchalance des plaines, le rire garde la trace de sa source, violence et fraîcheur, d'où il vient. C'est là qu'est l'engagement intime. Hors le bruit, mais d'autant plus radical qu'il ne triche pas avec ce qu'il charrie dans son lit.

Manet, à la fin de sa vie, faisait des aquarelles de fruits et de fleurs qu'il envoyait sur papier à lettre dans ses correspondances.  
Pour Isabelle Lemonnier :



© Edouard Manet – Lettres à Isabelle

Près de la fin, il dit qu'il trouve sa joie  
dans la couleur d'une rose.

Cézanne : *"Le soleil brille et l'espoir rit au cœur...j'irai bientôt à l'étude"*.

---

Isabelle Mestre

[www.francoisehuguiet.com](http://www.francoisehuguiet.com)

[www.ciebeaugeste.com](http://www.ciebeaugeste.com) (Dominique Boivin)

[www.semiose.com](http://www.semiose.com)